

KATHLEEN E. WOODIWISS

L'inconnue du Mississippi



LA BIBLIOTHÈQUE IDÉALE

**J'AI
LU**
POUR ELLE

AVENTURES  PASSIONS

Kathleen E. Woodiwiss

Née en Louisiane, le 3 juin 1939, elle a grandi à Alexandria dans une famille de huit enfants. Son père meurt subitement alors qu'elle n'a que douze ans. Elle épouse un officier de l'armée de l'air et, après la naissance de leur premier fils, tous trois partent au Japon où ils resteront trois ans. De retour aux États-Unis, ils s'installent dans le Kansas. C'est là qu'elle écrit *Quand l'ouragan s'apaise*. Son roman est refusé par plusieurs éditeurs avant d'être publié par Avon en 1972. C'est un énorme succès. En 1988, elle reçoit un prix décerné par l'association Romance Writers of America récompensant l'ensemble de son œuvre. Auteur de treize best-sellers, elle a marqué l'histoire de la romance. Elle est décédée en juillet 2007 à Princeton (Minnesota). Les Éditions J'ai lu ont publié l'ensemble de son œuvre.

L'inconnue
du Mississippi

DE LA MÊME AUTRICE AUX ÉDITIONS J'AI LU

Les Birmingham

1 – *Quand l'ouragan s'apaise*

2 – *Les flammes de la passion*

3 – *La rose de Charleston*

Le loup et la colombe

Une rose en hiver

Shanna

Cendres dans le vent

Qui es-tu, belle captive ?

À la cour du tsar

La rivière de la passion

Un mariage de convenance

Auprès de toi, pour toujours

KATHLEEN E.
WOODIWISS

L'inconnue
du Mississippi

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jean-Paul Martin*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos autrices préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original

COME LOVE A STRANGER

© Kathleen E. Woodiwiss, 1984

Published by arrangement with Avon Books,
an imprint of HarperCollins Publishers. All rights reserved.

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 1985

*Au hasard je m'en irai,
Çà et là je flânerai,
Bouclant le tour de la terre.
J'irai droit devant moi,
Dévalant les vallons
Et grimpant les collines,
J'irai en vagabond
Et puis je reviendrai.*

Prologue

Seuls le murmure étouffé des voix et la pulsation continue des pistons rompaient la quiétude sur le fleuve éclairé par la lune. L'eau glissait contre la coque robuste et les halètements de la machine à vapeur rythmaient le ruissellement de l'onde sur la roue à aubes. Le palace flottant décrivait une large courbe, laissant derrière lui une traînée de lumière. Des fanaux illuminaient les ponts et semblaient embraser le bâtiment. La passerelle, tout en haut du pont supérieur, était éclairée par une seule lampe d'habitable ; l'homme de barre dominait le miroir du fleuve. À voix basse, le commandant annonçait au timonier les repères des hauts-fonds. Le bateau évita un banc de sable et, en amont, un enchevêtrement de branches et de racines, charrié par le courant.

Debout dans l'embrasement d'une porte, à l'arrière de la passerelle, un homme grand, aux épaules solides, souriait dans la nuit en sentant sous ses pieds le battement régulier des machines. Nichée au creux de ses bras, la jeune femme partageait la fierté de son mari pour sa *Sorcière du Fleuve* qui remontait le Mississippi pour son premier voyage.

Le commandant retira sa pipe de sa bouche et dit par-dessus son épaule, avec une pointe d'émotion dans la voix :

— Il se comporte bien pour un nouveau, monsieur. Un peu raide mais aussi léger qu'une biche.

— C'est exact, commandant, c'est tout à fait exact.

L'homme, dans l'ombre, caressait les épaules de sa femme.

Le commandant tira une nouvelle bouffée de sa pipe avant d'ajouter :

— Les chaudières sont bien réglées. Les pistons chuchotent. On file huit nœuds le jour et contre le courant. Le fleuve est haut, cette année.

Il se pencha pour dire un mot à l'homme de barre et lui montra de sa pipe une masse qui flottait, loin devant eux, à une courbe du fleuve.

— Prenez sur la droite près de la rive, pour l'éviter.

L'homme entendit à peine les mots du commandant ; il regardait la femme et son étreinte se resserra.

— Je vous laisse, commandant, dit-il. Je suis dans ma cabine si vous avez besoin de moi.

Le commandant toucha du doigt sa casquette :

— Bonne nuit, monsieur... madame.

Le couple descendit sur le pont inférieur et leurs ombres se fondirent. Ils s'attardèrent un instant pour admirer le fleuve et le sillage d'écume derrière le bateau.

La jeune femme murmura :

— Il est magnifique, Ashton.

— Comme toi, mon amour.

— Je n'arrive pas à croire que nous sommes mariés. Hier encore je me résignais presque au célibat !

— Était-ce seulement hier ?

— Non, c'était il y a un mois. Les effets de ta séduction sont-ils toujours aussi foudroyants ?

— Non. Mais je dois dire que je n'avais jamais été aussi pressé. Regretterais-tu de ne pas avoir attendu l'approbation de ton père ?

— Pas du tout ! Et toi ? Sauras-tu renoncer pour longtemps à ta vie d'homme libre ?

— Ma Lierin chérie, j'ignorais ce qu'était la vie avant que tu viennes partager la mienne.

La jeune femme se serra contre lui et lui caressa le visage. Il souriait. Soudain, quelque part, un bruit sourd fit tressaillir Ashton. Un choc plus fort suivit, puis un autre, plus violent. Ensuite ce fut un fracas ; un tourbillon de vapeur monta des chaudières et envahit l'arrière de la *Sorcière du Fleuve*. Dans un hoquet, la roue à aubes s'arrêta. Le bateau ne fut plus qu'un radeau errant au gré du courant. Des cris s'élevèrent. Le commandant actionna la sirène et ce qui restait de vapeur monta dans le ciel avec un sifflement. La cloche sonnait à toute volée pour que nul n'ignorât l'alerte. La masse noire qui flottait en aval se rapprochait, dérivant toujours ; elle parut même prendre forme et vint heurter le flanc du bateau avec une force qui le fit vibrer. Ce fut alors qu'une troupe d'hommes jaillit du tas de broussailles sous lequel l'embarcation était dissimulée ; ils lancèrent des grappins pour aborder la *Sorcière du Fleuve*.

— Des pirates ! cria Ashton.

Un coup de feu lui répondit ; le projectile siffla à ses oreilles. Il se baissa et entraîna sa femme tout en lançant des ordres à l'équipage. Déjà, les bandits sautaient sur le pont inférieur, brandissant des armes. Ils furent bientôt sur le pont supérieur. D'autres coups de feu retentirent. Les passagers et l'équipage, conscients du danger, saisissaient les armes qui leur tombaient sous la main. Un vacarme d'enfer se faisait sur les deux ponts tandis qu'une trentaine de pirates se ruaient à l'assaut. On entendait des cris de défi et le combat faisait rage partout.

Ashton retira sa cape et la jeta sur les épaules de sa femme pour dissimuler sa robe claire. Accroupis dans le noir, ils gagnèrent peu à peu les escaliers. Des

projectiles sifflaient sur la passerelle et plus d'une fois Ashton dut protéger Lierin. Il entendit des pas derrière lui et affronta la charge d'un bandit armé d'un couteau. Lierin poussa un petit cri et trébucha dans les cordages. Ashton était acculé contre la cloison d'une cabine. Une bataille s'ensuivit ; le pirate cherchait à poignarder son adversaire.

Partout on se battait sur la *Sorcière du Fleuve*. Le commandant et l'homme de barre luttaient pour reprendre le contrôle du navire qui tournait sur lui-même. La *Sorcière du Fleuve* donnait de la bande sur bâbord, poussée par les courants. Elle heurta un haut-fond et fit une embardée sur tribord qui jeta les deux hommes de la passerelle à terre. L'homme de barre s'écroula, une blessure à la tête. Le commandant tomba à genoux, étourdi.

La violence de l'embardée fit basculer Lierin par-dessus la lisse. Elle poussa un cri étouffé. Ashton eut peur et ses forces s'en trouvèrent décuplées. Il repoussa son assaillant, bondit sur ses pieds et, d'un coup de botte en plein visage, il envoya l'homme rouler dans les escaliers. Ashton se pencha par-dessus la lisse en hurlant le nom de sa femme ; il fouillait du regard l'eau noire du fleuve pour tenter de la repérer. Il lui sembla voir miroiter une tache claire dans les profondeurs et il la vit réapparaître à la surface. Il se débarrassa de ses bottes et empoigna la lisse pour plonger. Un choc le projeta sur le côté en même temps que la détonation d'un pistolet éclatait dans sa tête.

— Lierin ! Lierin !

Il crut hurler son nom et il s'affaissa, inconscient.

Il devait la sauver ! Il le fallait ! Elle était toute sa vie, plus rien ne comptait sans elle. Il était couché sur le pont, la nuit était sombre quand il tenta de relever la tête. Dans une brume, il vit au-dessus de lui un visage barbu et ricanant auréolé d'une chevelure sombre et frisée. Le bandit s'avança et brandit une longue lame.

Quelque part, un coup de feu claqua. L'homme se figea, incrédule, un trou dans la poitrine. Son bras droit s'abaissa et le couteau tomba de ses doigts. Ashton ne vit pas le pirate tomber en arrière dans les escaliers.

Lierin était moins fragile qu'on ne pouvait le croire et elle aimait la vie. En un éclair, elle songea qu'elle n'avait pas trouvé l'amour pour mourir aussitôt. Elle lutta pour rester à la surface. Sa robe alourdie menaçait de l'entraîner au fond. Elle battait des bras pour se maintenir la tête hors de l'eau et elle luttait... puis elle vit l'éclair de la lame du pirate. Ashton était tombé. Tout était fini. Lierin sentit son énergie disparaître. Un vide se creusa en elle. Il n'y avait plus d'espoir. Le courant l'entraînait, l'attirait. L'eau noire se referma sur elle pour la seconde fois et la force de remonter encore lui manqua. Elle disparut dans les profondeurs du fleuve et cessa peu à peu de se débattre.

1

Le Mississippi, 9 mars 1833

Toute la journée, un vent violent avait noyé la terre sous la pluie. La nuit avait enveloppé la campagne, l'orage et les vents s'étaient apaisés enfin. Les champs avaient retrouvé un peu de paix mais l'air même s'était comme figé, tandis que des vapeurs sinistres montaient du sol. Des rubans de brume s'étiraient au-dessus des marais et entre les halliers ; ils comblaient les creux des vallons et le lit des cours d'eau ; ils enlaçaient le tronc des arbres. La lune perçait parfois les nuages qui filaient dans le ciel jusque sur l'horizon et versait sa lumière argentée sur ce monde irréel. La bâtisse de brique dissimulée dans un bouquet d'arbres était ceinte de grilles de fer aux pointes acérées ; elle était comme resserrée autour de la petite cuisine, derrière. Tout était silencieux et figé.

Le grincement des gonds rompit à peine le silence. Près de la porte, sur l'arrière, un buisson bougea, une forme se glissa, prudente et, en silence, inspecta la cour. Sa cape la faisait ressembler à une chauve-souris aux ailes déployées ; elle passa derrière la maison et se faufila par un trou du grillage. Ses mains gantées battirent le briquet au-dessus d'un petit tas de poudre. Après

quelques étincelles, une flamme jaillit et un nuage de fumée se mêla à la brume. Trois mèches s'embrasèrent et se consumèrent lentement dans trois directions, sous la maison. Elles progressaient le long de petites rigoles creusées dans la terre et remplies de poudre ; chacune aboutissait à un tas de bûchettes et de chiffons imbibés de pétrole. Des cris se firent entendre. Les rats quittèrent leur refuge pour disparaître dans la nuit.

L'ombre s'éloigna de la maison et franchit la grille après avoir fait sauter une mauvaise chaîne rouillée. À l'orée du bois, un cheval était attaché. C'était un beau hongre au front orné d'une étoile blanche. Le cavalier sauta en selle et maintint sa monture dans la terre molle pour étouffer le bruit des sabots. Plus loin, quand toute précaution fut devenue inutile, il s'élança à bride abattue.

Un silence mortel entourait la maison. De grosses gouttes brillantes tombaient des avant-toits. Un murmure s'éleva. Des cris montèrent. Il y eut des gémissements de détresse et le rire terrible d'un dément.

Les trois serpents de feu avaient fait leur chemin et s'étaient embrasés au bout de leur course. Le feu monta, dévora les chiffons et le bois sec, s'attaqua au plancher sous la maison. Une lueur apparut à la fenêtre d'une des pièces de devant ; elle grandit et bientôt tout le rez-de-chaussée flamba. Les vitres éclataient sous la chaleur, les flammes léchaient les murs de brique sur toute la façade. À l'étage, les gémissements s'étaient amplifiés. Des mains secouaient les barreaux des fenêtres avec frénésie, des poings ensanglantés brisaient les vitres. La porte d'entrée était secouée de coups ; elle céda bientôt sous la poussée d'un homme qui traversa la cour en toute hâte, ses mains protégeant son crâne chauve. Hors d'haleine, il se retourna et contempla, horrifié, la maison en flammes. Un des gardiens s'enfuit par-derrière, laissant ses compagnons se démener avec clés et serrures. On entendait les

hurlements, les sanglots et les supplications de ceux qui étaient emprisonnés derrière les portes closes. Leurs cris dominaient même le rugissement des flammes. Un géant hirsute libérait les plus proches tandis qu'un autre homme, plus petit, joignait ses efforts aux siens, avec désespoir. Il fallait délivrer ces pauvres gens piégés dans leurs cellules d'aliénés...

Bientôt, quelques-uns, pitoyables, à demi vêtus, purent sortir de la maison en feu. Ils se blottissaient les uns contre les autres, par petits groupes, tels des enfants, atterrés.

Le gardien courageux retourna plusieurs fois braver l'enfer, puis des poutres commencèrent à s'effondrer et le passage lui fut interdit. Pour la dernière fois, il sortit en titubant, un vieillard frêle dans les bras. Il tomba à genoux dans la cour, aspirant avec avidité l'air frais. Épuisé, il ne remarqua pas les fuyards qui gagnaient les buissons et disparaissaient dans les bois.

Un halo s'était formé au-dessus des flammes et le ciel était rouge. Le ronflement de l'incendie couvrait tout autre bruit et nul n'aurait pu remarquer le galop du hongre. Son cavalier, drapé de noir, s'arrêta et regarda les rescapés massés dans la cour. Puis il se détourna et scruta le sommet de la montagne derrière lui. Il tira sur ses rênes et disparut dans la nuit. Le vent de la course faisait flotter son capuchon de laine et libéra bientôt de longues boucles de cheveux. De méchantes petites branches frappaient la cape qui flottait derrière les épaules de la jeune femme. Elle menait grand train, jetant parfois un bref coup d'œil par-dessus son épaule. La course rapide d'un cerf la surprit et elle poussa encore sa monture.

Un champ découvert noyé de lune s'étendait au loin. Les arbres étaient plus clairsemés. La jeune femme se concentra : son cheval pourrait encore forcer l'allure dans la prairie. Elle enfonça ses éperons dans les flancs de l'animal qui bondit dans la brume.

Soudain, la cavalière perçut un cri d'alerte suivi du grincement de freins. En un éclair, elle comprit qu'elle se dirigeait droit sur une voiture. Paralysée de terreur, elle vit arriver l'attelage sur elle, elle sentit presque le souffle des chevaux. Le cocher s'arc-bouta pour faire virer ses bêtes ou arrêter la voiture, mais il était trop tard. La jeune femme poussa un cri, vite étouffé par le choc.

Les zigzags du landau avaient tiré Ashton Wingate de son assoupissement et failli le faire tomber de son siège. Le cocher est devenu fou, pensa-t-il. Comme le véhicule continuait de plus belle, il regarda au-dehors et vit arriver la collision. Il put distinguer une silhouette qui battait des bras. La femme tomba de sa monture, s'abattit comme un oiseau blessé sur le bord de la route et roula dans le fossé. La voiture s'était arrêtée et Ashton se débarrassa de sa cape. Il ouvrit la portière et sauta à terre. Une forme immobile gisait dans le fossé, à demi immergée dans l'eau glacée. Ashton dévala la pente, indifférent à la boue qui giclait sous ses bottes. À genoux au bord du fossé, il hissa la jeune femme inconsciente vers lui et la fit glisser doucement contre le talus. Son visage disparaissait sous une masse de boucles trempées. Ashton se pencha sur elle mais ne put déceler le moindre souffle sur ses lèvres. Le pouls ne battait plus sur le poignet. Il glissa ses doigts sur la gorge et sentit battre le cœur. Elle vivait encore !

Ashton releva les yeux. Le cocher était là, debout, son précieux chapeau de feutre sur sa tête, retenu par une longue écharpe de laine nouée sous le menton. Inquiet, il tordait entre ses grosses mains les deux bouts de l'écharpe.

— Calme-toi, Hiram. Elle respire encore, dit Ashton.

Le cheval blessé de la jeune femme poussa un hennissement de souffrance et tenta en vain de se relever.

— Hiram ! Tire ton pistolet de ta botte et mets fin au supplice de cet animal.

— Oui, massa, tout de suite !

La tâche n'était guère plaisante mais Hiram fut soulagé d'avoir quelque chose à faire.

Ashton se pencha sur la jeune femme. Elle n'avait pas repris conscience et gisait, toujours inerte, contre le talus. Sa cape était trempée et elle devait être glacée. Il détacha les rubans qui retenaient le vêtement et fut surpris de voir qu'il ne s'agissait pas d'une toute jeune fille comme il l'avait cru tout d'abord. La mince chemise de nuit plaquée sur son corps révélait une femme.

Un coup de feu déchira le silence et Ashton sursauta. Le cheval immobile glissa dans l'eau du fossé. La lune était apparue par une trouée dans les nuages. Hiram pleurait malgré lui. Ashton connaissait l'affection de son serviteur pour les animaux mais ce n'était pas le moment de s'émouvoir.

— Hiram ! Viens vite ! Nous devons ramener cette jeune dame à la maison.

— Oui, massa.

L'homme rejoignit Ashton qui retirait la cape trempée de la jeune femme. Il la souleva dans ses bras et sa tête roula sur son épaule. Il remonta le talus glissant, aidé par Hiram qui fila ouvrir la portière. Ashton grimpa et le serviteur murmura une brève prière pour que tout se terminât bien. Depuis dix ans, la mort s'obstinait, comme un visiteur cruel. Les parents de Wingate avaient été tués dans une tempête qui s'était abattue sur leur maison des Carolines ; et trois ans plus tôt, des pirates du fleuve avaient attaqué son bateau à aubes ; sa jeune épouse s'était noyée sous ses yeux.

Ashton installa la blessée sur le siège de la voiture et la recouvrit de sa propre cape.

Hiram suivait les préparatifs avec anxiété.

— Est-ce qu'elle va s'en tirer, massa ?

— Je n'en sais rien, Hiram. Je suis désolé.

Ashton souleva la tête de sa protégée et l'appuya sur ses genoux ; il voulait la préserver de nouvelles

blessures au cours du rude trajet qui les attendait. En la prenant contre lui, il sentit une odeur de jasmin. Une odeur qui l'émouvait. C'était impossible, il ne devait pas se laisser torturer par la nostalgie.

Il repoussa doucement les boucles rousses emmêlées sur le visage et s'adossa contre les coussins pour se reposer. La lumière tomba alors sur la forme blême et Ashton eut le souffle coupé par la stupeur. Il se laissa envahir par la douleur et murmura :

— Lierin.

Les souvenirs l'assaillirent. Il revit La Nouvelle-Orléans, la ville où il avait rencontré et épousé Lierin. Elle était morte depuis trois ans mais une erreur avait pu se produire. Elle se trouvait là, avec lui. La ressemblance de cette jeune femme avec son épouse était trop frappante pour qu'il en fût autrement.

Hiram n'était pas très rassuré par les sentiments que révélait le visage de son maître.

— Massa, qu'y a-t-il ? On dirait que vous avez vu un fantôme.

— C'est cela en effet, Hiram.

Et Ashton restait immobile, stupéfait. Il se laissait peu à peu gagner par un espoir fou, mêlé d'allégresse et de crainte. C'était peut-être Lierin.

Sa voix trahissait son anxiété croissante et sa hâte lorsqu'il ordonna :

— Hiram ! À la maison et vite ! Allons !

Surpris, le serviteur claqua la portière et grimpa sur son siège. Ashton s'arc-bouta, les pieds calés par la banquette en face de lui. Les freins grincèrent. Hiram cria :

— Yeeeah ! hue !

L'attelage tira sur sa charge. L'échine des bêtes en plein effort fumait. Hiram les lança dans un virage, sans ralentir dans les ornières. Ashton était secoué dans le landau et protégeait comme il le pouvait la femme toujours évanouie. Il se pencha sur elle et fut pris d'une joie insolite et sauvage. Il ferma les yeux et pria :

— Mon Dieu, faites que ce soit Lierin et faites qu'elle vive !

La lueur des lanternes donnait à sa peau une teinte nacrée. Ses traits obsédaient Ashton. De ses doigts tremblants, il caressait le front de la jeune femme, ce même front peut-être qu'il baisait naguère. Des sentiments contradictoires le tourmentaient. Il espérait qu'il s'agissait bien de sa Lierin et il redoutait sa mort. Le sort serait bien cruel s'il devait lui ravir encore une fois son épouse. D'avance, il savait qu'il n'aurait pas la force d'affronter une nouvelle tragédie.

Avec un soupir, Ashton voulut remettre un peu d'ordre dans ses pensées. N'était-il tourmenté que par le souvenir de sa femme ? Son esprit inquiet lui jouait-il un mauvais tour en lui offrant, sur le visage d'une inconnue, l'image de son amour ? Était-il obsédé par cette mort violente survenue il y a trois ans ? Après tout, il connaissait Lierin depuis un mois à peine avant de l'épouser... Nombre de ses amis de La Nouvelle-Orléans l'avaient taquiné à cause de cette fièvre du mariage. Il savait tout juste son nom alors. Puis ç'avait été la tragédie. Il avait vu sa femme emportée par le courant, disparaître dans les eaux noires. Depuis lors, il comptait les jours. Cela faisait trois ans, un mois et une semaine moins un jour. Et voilà qu'elle revenait ! À moins que ce ne fût le sosie de Lierin, l'image d'un souvenir... Il essaya de douter, mais il ne pouvait s'empêcher d'espérer, conscient toutefois de se rendre ainsi très vulnérable.

Avec douceur, il effleurait la courbe du cou, puis la joue, près de la tempe, et il sentit une faible pulsation. Il soupira de soulagement.

Un cri d'Hiram lui fit comprendre qu'ils approchaient de la plantation. Ashton distingua dans les ténèbres la lueur des lanternes du manoir. Planté sur un vaste domaine, Beau-Chêne se dressait avec la majesté d'un château français.

Comme le landau s'arrêtait, Ashton put voir un grand nombre de voitures dans l'allée et des chevaux attachés aux barrières. Sa grand-mère devait donner une réception pour fêter son retour. Il regarda la jeune femme toujours inconsciente. Sa grand-mère ne risquait pas d'avoir prévu le tour des événements, et elle aurait un choc en le voyant rentrer avec une jeune femme à demi dévêtue dans les bras. Après les brèves fiançailles d'Ashton et son mariage à La Nouvelle-Orléans, Amanda Wingate n'avait jamais vu d'un très bon œil les voyages de son petit-fils au bout du fleuve. Et voilà qu'il en revenait. Il se souciait peu d'alimenter les commérages, mais il tenait à respecter sa grand-mère.

Dans un grincement de freins, le landau s'immobilisa devant la véranda. Le cocher sauta à terre et alla ouvrir la portière. Ashton enveloppa avec soin la jeune femme dans sa cape et cacha la tête de sa protégée contre son épaule pour la protéger de l'air. De nouveau, il sentit le parfum. Certes, ils n'avaient pas vécu ensemble plus d'un mois, mais ces jours avaient été les plus heureux de sa vie. Il ne pouvait les oublier.

Il gravit les marches du perron et dit à Hiram :

— Envoie quelqu'un chercher le Dr Page. Au galop !

— Oui, massa. J'envoie Latham tout de suite.

Ashton passa le porche à grandes enjambées, tourna la poignée et ouvrit la porte d'un coup de pied. Willis, le majordome, avait entendu la voiture et s'était avancé dans le hall ; il s'apprêtait à ouvrir lorsque Ashton entra. Il s'écarta et lui, qui d'ordinaire ne se départait jamais de son calme, recula en trébuchant. L'étiquette ne l'avait pas habitué à une entrée aussi insolite.

— Massa Ash... Massa Ashton, je suis heureux de vous revoir...

Sa voix s'était brisée dans les aigus et il avait dû s'y prendre à deux fois pour prononcer le nom de son maître. Son discours de bienvenue s'arrêta sur ses lèvres

lorsqu'il vit une mèche de cheveux roux glisser sur les plis de la cape.

Amanda Wingate partagea la surprise du serviteur. Elle accourait avec sa sœur et quelques invités pour accueillir Ashton quand son attention fut attirée par le fardeau maculé de boue et par la boucle rousse.

— Dieu du ciel, Ashton ! Nous aurais-tu à nouveau pris de court avec une nouvelle épouse ?

Ashton était pressé d'emmener la jeune femme à l'étage mais il devait fournir une explication.

— Comment pourrait-on te prendre de court, *grand-mère* ? Pourtant, cette fois, ça m'a tout l'air d'être le cas.

Il avait utilisé pour la vieille dame le mot français que sa propre mère employait elle aussi.

Tante Jennifer intervint avec circonspection :

— Peut-être n'est-il pas indispensable de parler de ce qu'a pu faire Ashton cette fois, devant nos invités ?

Amanda se sentait inquiète et curieuse. Il n'y avait aucune explication logique à ce qu'elle voyait : Ashton emportait dans sa chambre une nouvelle épouse endormie. Comment était-ce possible ? Elle céda néanmoins le passage à son petit-fils. La cape glissa et révéla le visage sous la doublure de satin.

Très jolie... songea-t-elle, mais pas très convenablement vêtue ! La cape s'était ouverte et on pouvait voir les bras nus de la jeune femme.

Amanda jeta un regard inquiet autour d'elle. Elle espérait que nul n'aurait remarqué la tournure des événements. Déjà, des vieilles dames pinçaient les lèvres, scandalisées. Les murmures ne tardèrent pas. Les mots de *chemise de nuit* et de *jeune fille* revenaient souvent...

Ashton voulut apaiser les craintes de la vieille dame et murmura en passant devant elle :

— Grand-mère, ce n'est pas ce que vous croyez.

— Je ne sais pas si je pourrais supporter la vérité.

Tante Jennifer se pencha sur sa sœur pour la rassurer.

— Souviens-toi, Amanda. Papa nous recommandait toujours de garder notre calme dans l'adversité.

Un homme s'approcha, bousculant l'attroupement, et interpella Ashton sur un ton amical :

— Allons, Ashton ! Montre-nous ta nouvelle femme. Il était temps de te remarier.

— Une femme ! Que se passe-t-il ici ? Laissez-moi voir !

La voix venait de la pièce voisine. Tante Jennifer elle-même perdit son calme et murmura entre ses dents :

— Eh bien, nous voilà en pleine adversité ! C'est le mot, je crois !

Une femme grande, mince et brune s'avança. Marelda Rousse regarda les boucles auburn et remarqua les vêtements trempés d'Ashton. Elle essaya de paraître plus calme et demanda :

— Ashton, qu'est-ce que cela signifie ? Vous êtes donc allé vous rouler dans les marais avec cette fille ! Avez-vous ramené une nouvelle épouse ?

Irrité par la question, Ashton n'avait nulle envie de donner des explications à cette foule malveillante. Il consentit seulement à signaler que la jeune femme était blessée.

— Nous avons eu un accident avec la voiture, Marelda. Elle est tombée de cheval et s'est blessée.

— Elle montait en chemise de nuit ? À cette heure de la nuit ? Ashton, qui croirait à une telle histoire ?

La mâchoire d'Ashton se crispa. Il sentait croître son irritation. Marelda Rousse se permettait bien des choses mais elle ne l'avait encore jamais insulté ainsi, en public et chez lui. Il répondit sèchement :

— Je vous expliquerai une autre fois. Laissez-moi passer, s'il vous plaît. Cette dame doit recevoir des soins.

Marelda allait répliquer mais les sourcils froncés d'Ashton l'en dissuadèrent. Elle n'ajouta rien. Il se

montrait parfois presque dur et elle jugea bon de ne pas insister.

Amanda se sentait gênée à présent d'avoir exprimé tout haut ses craintes et elle proposa :

— La chambre rose est vide, dans l'aile est, Ashton. J'envoie Willabelle tout de suite.

Elle fit signe à une servante noire qui avait suivi la scène depuis la galerie du premier étage.

— Luella May, vite ! Prépare la chambre rose !

— Bien, miss Amanda.

Ashton entendait les murmures derrière lui. Il monta en hâte. Trois ans plus tôt, il avait rêvé de porter sa jeune épouse dans ces mêmes escaliers pour l'emmener dans leur chambre. Et voilà qu'aujourd'hui, il tenait une femme qui ressemblait à Lierin. Ah ! si elle avait été consciente, la question des chambres à coucher aurait été réglée en quelques mots. Et il ne connaîtrait plus la solitude.

Dans la chambre d'ami, il trouva Luella May occupée à faire le lit à baldaquin. Elle lissait de la main les draps séchés.

— Ne vous inquiétez pas, massa Ashton, lui dit-elle. Mama va arriver et elle saura ce qu'il faut faire avec la dame.

Ashton ne prêta pas attention à ses paroles et déposa la jeune femme sur le lit. Il plongea un linge dans une cuvette posée sur la table de nuit et lava le visage exsangue. Ensuite il approcha la lampe et examina les traits avec attention, en quête d'un signe ou d'une révélation. Il observa le nez droit, les lèvres décolorées. Un hémato-me gâtait la perfection du front mais les joues demeuraient sans défaut. Les sourcils formaient un arc délicat au-dessus de cils noirs. Et, s'il s'agissait bien de sa femme, les yeux devaient être d'un vert profond, éclatant. Les brindilles et la boue séchée mêlées à ses cheveux ne parvenaient pas à en atténuer la beauté. Cette femme ressemblait tant à Lierin, son épouse !

— Lierin !

Une femme aux formes généreuses entra dans la pièce et comprit tout de suite la situation. C'était la mère de Luella May.

— Va prendre la chemise de nuit chez miss Amanda et apporte de l'eau chaude pour baigner cette dame.

Luella May fila et sa mère s'approcha du lit pour examiner le front contusionné. Ashton était planté au pied du lit, immobile et anxieux. Sa main étreignait l'un des montants du baldaquin.

— Qu'en penses-tu, Willabelle ? Est-ce grave ?

La servante perçut son inquiétude mais poursuivit son examen ; elle souleva la paupière.

— Ne vous tourmentez pas comme ça, massa. Si Dieu le veut, la petite dame sera tout à fait remise dans quelques jours.

— Tu en es sûre ?

Elle hocha la tête coiffée d'un fichu blanc.

— Massa, je ne suis pas docteur, moi. Il faudra attendre et nous verrons.

Ashton arpentait la pièce.

— Bon Dieu !

La gouvernante lui jeta un regard inquiet. Les choses étaient plus sérieuses qu'elle n'avait cru. Il revint se placer au pied du lit et demanda :

— Ne peut-on rien faire avant l'arrivée du Dr Page ?

La gouvernante répondit :

— Je peux lui donner un bain et vous feriez bien d'aller en prendre un vous aussi.

Ashton se laissa convaincre. Il jeta sa cape sur ses épaules et traversa la chambre. Il se retourna. La jeune femme demeurait immobile.

— Prends bien soin d'elle, Willabelle.

— Ne vous inquiétez pas, massa, je m'en occupe.

Ashton referma la porte et traversa le couloir à pas lents. Il s'arrêta en haut des marches et posa la main sur la rampe. La tête baissée, il tâchait de trouver une

réponse aux mille questions qui l'assaillaient. Il aurait fallu un miracle pour que Lierin pût atteindre la rive du fleuve après sa chute. Et si elle y était parvenue, elle eût ensuite donné signe de vie. La *Sorcière du Fleuve* était demeurée échouée longtemps avant qu'elle fût réparée. Les hommes avaient fouillé le fleuve, sur des milles, en amont et en aval, en vain. Si elle n'avait pas péri noyée, pourquoi ne s'était-elle pas manifestée ?

Il tourna plusieurs fois la tête pour tenter de soulager la douleur de sa nuque. Il avait fait bâtir ce manoir lorsqu'il avait eu assez de fortune et il se demandait comment Lierin le trouverait. L'aimerait-elle, elle aussi ? Préférerait-elle la propriété de son père en Angleterre ? Il regarda le marbre du hall puis celui du mur. Il ne vit rien d'extraordinaire ni d'inquiétant. Il évoqua des détails récents qui lui avaient échappé : un lustre de cristal suspendu au plafond qu'il avait fallu faire réparer ; un vagabond avait un jour fait irruption dans la demeure en l'absence d'Ashton, il avait terrorisé les serviteurs et pris le lustre pour cible. Amanda l'avait mis en fuite en braquant sur lui un fusil chargé. Il avait fallu toute l'habileté des artisans pour restaurer l'énorme pièce de verrerie. Par la suite, Ashton avait retrouvé la brute et lui avait présenté la facture. Il s'était rendu dans son repaire, près du fleuve, accompagné d'un de ses hommes, et il avait donné une bonne leçon à ce pitre et à ses acolytes ; s'ils voulaient jouer les vandales, ils feraient bien de rester près du fleuve. Il leur restait à payer la facture. Il ne s'agissait pas de plaisanter lorsque le créancier était Ashton Wingate, escorté par Judd Barnum, son colosse de régisseur noir.

Ashton regagna ses appartements. Comme un automate, il quitta ses vêtements boueux, se lava, se rasa et s'habilla avant de retourner à la porte de la chambre d'ami. Willabelle l'en chassa. Elle n'avait pas terminé la toilette de la jeune femme. À regret, il descendit au salon où l'attendaient les invités.

- Raconte, Ashton.
- Qui est-ce ?
- Où l'avez-vous trouvée ?
- Habite-t-elle dans les environs ?
- Que faisait-elle dehors en pleine nuit, toute seule ?
- Est-il vrai qu'elle ne portait qu'une chemise de nuit ?

Assailli de questions, Ashton leva la main pour demander grâce. Il répondit :

— Messieurs, je vous en prie. Je ne suis pas devin. J'ignore son nom. Elle n'est pas des environs et je ne crois pas qu'un de vous la connaisse. J'ignore pourquoi elle se trouvait en chemise de nuit. Peut-être a-t-elle pu échapper ainsi à un incendie. Ce que je sais, c'est qu'elle allait au grand galop et qu'elle nous a surpris lorsqu'elle a surgi des bois de Morton.

— On dit que c'est une vraie beauté, Ashton. Comment fais-tu pour avoir une telle chance ?

De la chance ! Comment pouvaient-ils employer un tel mot alors qu'il avait perdu son épouse ? Peut-être venait-il de retrouver sa femme mais il avait aussi failli la tuer...

— Je parlerai de chance lorsque j'aurai l'assurance qu'elle est sauvée.

— C'est entendu, dit un vieux monsieur. Si cette jeune femme est sérieusement blessée, je pense qu'il n'y a pas lieu d'être fiers d'assaillir ainsi Ashton de questions.

À l'autre extrémité de la pièce, Marelda considérait Ashton. Elle lui en voulait de ne pas l'avoir encore rejointe. Elle ne savait comment lui manifester sa contrariété. Elle pouvait garder ses distances, mais comme il semblait déjà l'avoir oubliée, ce serait peine perdue. S'il s'était agi d'un autre homme, elle aurait réclamé son manteau et aurait pris congé mais Ashton était d'une rare séduction. Il pouvait se permettre de s'habiller chez n'importe quel tailleur, il gardait toujours beaucoup d'allure. Elle ne voulait pas risquer de compromettre les

liens fragiles qui les unissaient. Peut-être pouvait-elle envisager une manœuvre plus directe ? Après tout, son audace s'était montrée payante plus d'une fois.

Marelda se rapprocha de son hôte avec la détermination d'une brigade de cavalerie fondant sur l'ennemi. Elle avait passé des heures devant son miroir. Elle adressa à Ashton son plus beau sourire en glissant son bras sous le sien.

— Je devrais vous gronder, Ashton, pour cette arrivée bizarre, ce soir.

Ashton avait accepté les excuses empressées des invités et les regardait disparaître. Tout le monde devait penser que la discussion avec Marelda tournait à la querelle d'amoureux. De son côté, Ashton se demandait comment elle était parvenue à s'installer ainsi dans sa vie. Il devait bien admettre qu'il avait agi avec une certaine légèreté en acceptant les attentions empressées et les visites de plus en plus fréquentes de la jeune femme. Sa faiblesse l'avait peut-être encouragée à tenir pour acquis ce qui était loin de l'être.

— Je vous prie de m'excuser, Marelda. Je n'ai jamais eu l'intention de me donner en spectacle.

Marelda tourna la tête pour lui présenter un profil qu'elle savait ravissant.

— Ne me dites pas que vous n'avez pu empêcher cette demoiselle de se jeter sur vous ! Car c'est ce qui s'est passé, n'est-ce pas ? Elle a l'air si jeune, si frêle...

Le ton de Marelda laissait percer un espoir de voir sa rivale battue d'avance.

— Vous vous trompez, ce n'est pas une enfant !

Ashton secouait la tête et Marelda parut dépitée.

— Vous êtes bien placé pour le savoir, en effet, puisque vous l'avez trouvée en chemise de nuit. Elle n'a pas manqué d'imagination...

Pour toute réponse, Ashton lui jeta un coup d'œil désinvolte et narquois ; il se moquait d'elle, c'était évident. Et elle mourait de jalousie...

— Elle portait une cape par-dessus sa chemise de nuit.

— Croyez-vous que ce soit suffisant pour paraître habillée ?

— Pensez ce que vous voulez, Marelda. Je vous répète que c'était un accident.

Marelda prit un ton moqueur :

— Elle s'est tout de même assurée qu'il s'agissait bien de votre voiture avant de lancer son cheval sur vous !

La voix de M. Horace Titch, derrière eux, les interrompit. Il riait de son rire aigu et méchant :

— Je crains que nous n'attendions en vain le Dr Page...

Petit, courtaud, les yeux toujours larmoyants, il se délectait de la nouvelle qu'il annonçait :

— Le Dr Page ne peut pas venir.

Ashton ne supportait pas que cet agaçant bonhomme passât son temps à se mêler de ce qui ne le regardait pas. Amanda l'invitait par pure amitié pour la sœur de Titch ; grâce à son bon sens, elle avait sauvé autrefois une importante part de l'héritage ainsi que la plantation familiale des maladresses de son frère. Horace n'avait pas été doté du même talent pour les affaires, pas plus que de l'esprit de son aînée. Et c'était la dernière personne qu'Ashton souhaitait voir en cette soirée.

— Le docteur est allé chez les Wilkins, dit Horace. Ils attendent un autre moutard et comme la mère a eu des ennuis la dernière fois, le Dr Page n'a pas voulu prendre de risques. Je ne vois pas l'intérêt de cette nouvelle bouche à nourrir.

— Y avait-il beaucoup plus d'intérêt à présider à votre naissance ?

Ashton avait fait sa remarque avec un sourire et Horace devint écarlate. Ses cheveux noirs dressés sur sa tête le faisaient ressembler à un porc-épic en colère.